

l'Edition Musicale Vivante

revue mensuelle
le n° 4 francs

abonnement :
france : 40 francs
étranger : 50 francs
chèques postaux : 1246-33



5, rue
du cardinal-mercier
paris (9°)

Téléphone : TRINITÉ } 23-94
23-95
23-96

Sommaire

LE DISQUE RÉPÉTITEUR, par Emile VUILLERMOZ ■ A PROPOS DE BRUMMEL, par Maurice EMMANUEL ■ CRITIQUE DES DISQUES : MUSIQUE SYMPHONIQUE, par Emile VUILLERMOZ ■ INSTRUMENTS DIVERS, par Pierre LEROI ■ LES DISQUES DE VIOLON, par Marc PINCHERLE ■ LES DISQUES DE DICTION ■ LES DISQUES DE CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE CHANSONS, par Michel Valency ■ L'ÉCRAN SONORE : LE REPORTAGE CINÉGRAPHIQUE ■ LE DISQUE ET L'ÉCRAN, par Michel Valency ■ COURRIER DU CINÉMA ■ NOS ECHOS.

Le disque répéteur

Depuis bien longtemps, je ne cesse de célébrer les vertus pédagogiques du disque dans le domaine de l'éducation musicale nationale. Le Français, on ne l'ignore pas, est un des peuples les moins favorisés de l'Europe en ce qui concerne l'enseignement de la musique.

Dans l'univers entier, on se rallie progressivement à la formule de l'instruction musicale obligatoire. Chez nous, hélas, on est encore très éloigné d'une pareille conception. Et pourtant, dans les programmes si surchargés que l'on impose à nos écoliers et à nos lycéens, ne trouverait-on pas, en cherchant bien, quelques cours parfaitement inutiles que l'on pourrait remplacer avantageusement par l'initiation méthodique au plus consolant des arts ?

Je n'ai pas besoin de développer longuement ici les raisons qui rendent souhaitables un pareil progrès. Les lecteurs de cette revue n'en sont pas au stade navrant des Bédiens qui traitent la musique d'« art d'agrément ». Ils savent parfaitement quelle est l'importance sociale, philosophique et morale d'une formation artistique. Je ne perdrai donc pas une minute à prêcher des convertis.

Cette éducation musicale dont l'Etat se désintéresse d'une façon si complète, le disque peut l'assurer de la manière la plus rapide et la plus efficace. Je tiens pour certain que la prochaine génération de Français, élevés dans une ambiance d'exécutions phonographiques continuelles, aura l'esprit beaucoup plus ouvert à toutes les joies musicales et comprendra sans difficulté des œuvres qui paraissent aujourd'hui mystérieuses au Français-Moyen.

La formation de l'oreille s'effectue en effet d'une façon parfaitement inconsciente. En entendant beaucoup de musique, on devient peu à peu musicien sans s'en douter et, en tout cas, on place l'organisme humain en état de réceptivité pour tous les phénomènes sonores dans le domaine de la mélodie, du rythme, de l'harmonie ou de l'orchestration.

On demeure souvent sceptique en présence de telles affirmations. Il est bien difficile de confondre les railleurs parce qu'il est nécessaire de laisser intervenir le facteur « temps » dans une démonstration de ce genre. On ne peut que donner rendez-vous aux incrédules dans une dizaine d'années, ce qui leur laisse tout le loisir de triompher à leur aise et de tourner en dérision nos espérances. Mais, dès maintenant, on peut déjà observer certains symptômes extrêmement significatifs qui nous prouvent que le résultat escompté pourrait bien ne pas se faire attendre aussi longtemps qu'on veut bien nous le dire.

Permettez-moi de vous décrire une petite scène à laquelle j'ai assisté récemment et qui me paraît, à cet égard, tout à fait démonstrative.

Le hasard m'avait fait observer, dans un faubourg, un grand déjeuner de famille où se trouvaient réunis de petits boutiquiers, des artisans, des ouvriers et de modestes employés. La cérémonie avait été brillante et cordiale. Au dessert, quelques convives respectueux des bonnes traditions du savoir-vivre, réclamèrent courtoisement mais fermement, une « tournée » de chansons. Le rite, vous le savez, est obligatoire et nul ne s'aviserait d'y manquer. Aussi la proposition fut-elle acceptée d'enthousiasme et le récital de chant commença.

Vous connaissez ce genre d'exécutions que le *Baptême du Petit Ebéniste* a stylisées pour toujours d'une façon inoubliable. Autrefois, on entendait, en pareil cas, toutes les variétés de mélodies et de romances comiques ou sentimentales transmises pieusement par tradition orale, de père en fils et de mère en fille. L'inévitable militaire, qui est l'ornement obligé de ces réunions, apportait généralement de la garnison les dernières nouveautés du café-concert. C'était un mélange assez inquiétant de folklore plus ou moins authentique et de refrains populaciers plus ou moins fidèlement reproduits.

Il y a fort longtemps que les poètes, prompts à accabler l'influence démoralisatrice des « villes tentaculaires » ont perdu le droit de gémir sur la disparition progressive des touchants refrains de nos vieilles provinces. Bien avant la vulgarisation du phonographe, la décentralisation du couplet grivois s'était chargée de chasser de ses positions le répertoire attendrissant des bergères ou des moissonneurs.

Toutes ces interprétations avaient un caractère commun : l'altération ingénue des textes.

Pas une de ces mélodies n'était en mesure. Les modulations devenaient approximatives et, surtout, la commodité de la respiration primait tous les principes de solfège. Chaque exécutant chantait jusqu'à la limite de son souffle puis, sans s'inquiéter des exigences du rythme et de la longueur des silences prévus par l'auteur, remplissait lentement ses poumons pour attaquer la phrase suivante.

Il en résultait un décalage constant de la mélodie qui faisait le désespoir des auditeurs pourvus d'une culture musicale.

Et comme ces chansons se transmettaient de bouche à oreille, d'une génération à l'autre, ces altérations s'aggravaient d'années en années. Peu à peu, nous entendions des œuvres complètement déformées qui n'avaient presque plus aucun rapport avec l'original.

Eh bien, le concert dont je fus l'auditeur occasionnel et insoupçonné présentait des caractères extrêmement différents. Ce que chantaient ces braves gens, c'étaient uniquement des refrains popularisés par le disque et plus particulièrement ceux auxquels le film parlant avait fait un sort. On entendait des airs du *Congrès s'amuse*, du *Chemin du Paradis*, de *Parade d'Amour*, de *Soir de râfle*, de *Sous les Toits de Paris*, de *Il est Charmant* et du

Capitaine Craddock, ce qui constituait d'ailleurs un progrès musical évident sur notre ancien répertoire de café-concert.

Mais ce qui était surtout intéressant et significatif, c'était de constater la perfection musicale avec laquelle ces airs, souvent plus difficiles que ceux que l'on chantait autrefois en pareille circonstance, étaient interprétés par ces amateurs. Plus d'hésitation au moment de l'attaque, plus de modulations dangereuses et surtout plus de mesures bancales, de temps escamotés et de silence monstrueusement déformés. Les nuances étaient justes et les mouvements exacts.

On sentait qu'un maître patient et attentif avait corrigé avec soin toutes les fautes et toutes les erreurs.

Ce professeur, c'était le disque, infatigable répétiteur, qui avait fini par imposer sa discipline à tous ces élèves de bonne volonté.

Que dis-je, ces artistes improvisés copiaient docilement le style de Lilian Harvey, d'Henry Garat, de Florelle, de Préjean ou de Chevalier. Bref, l'interprétation était d'une correction inespérée sans une erreur et sans une trahison.

Réfléchissez au sens profond de cette simple anecdote parfaitement authentique. Pour l'instant, il ne s'agit que de musique de demi-caractère mais, déjà, dans ce domaine, le redressement technique est complet, et cela uniquement grâce au disque.

Vous devinez ce que deviendra l'éducation musicale populaire universelle lorsque le niveau artistique des enregistrements se sera progressivement amélioré. D'ores et déjà, nous devons saluer cet excellent professeur de musique qui, sans pédantisme, dans les plus humbles demeures, donne en ce moment aux illettrés de la musique, de précieuses leçons de solfège et d'interprétation.

EMILE VUILLERMOZ



MUSIQUE LÉGÈRE

A propos de *Brummel*

L'attribution d'une des récompenses du "Concours Candide" aux enregistrements de *Brummel*, a inspiré à M. Maurice Emmanuel, l'éminent professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, les intéressants commentaires suivants que, d'accord avec *Radio-Magazine*, nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs.

Depuis que les Bouffons italiens sont venus tailler des croupières à l'Opéra et rallier à la musique légère bon nombre d'amateurs, la fortune de ce genre n'a point fléchi. Déjà les comédies à ariettes, sous le règne de Louis XV, enrichirent Monnet, l'avisé directeur du Théâtre de la Foire Saint-Germain, et furent les messagères des opéras-comiques. Si elles n'avaient pas la verve endiablée des « intermèdes » où triomphèrent les Bouffons, elles en étaient un reflet, et l'habileté de Monnet fut d'exploiter en français les succès de la troupe italienne et de lâcher la bride à la gaîté en musique.